



ARCHITECTURE DÉTAIL TECHNIQUE

N°29

2017 / septembre / octobre / novembre

ÉCLAIRAGE ARCHITECTURAL

DAN DORELL - LINA GHOTMEH -
TSUYOSHI TANE

Musée national estonien

DIETMAR FEICHTINGER
ARCHITECTES

Siège Veolia

VIB ARCHITECTURE

Neurocampus

ATELIER DU PONT

Bureaux Pays des Herbiers

NIETO SOBEJANO ARQUITECTOS

Centre d'art contemporain

HAMONIC+MASSON & ASSOCIÉS

New'R

CONSTRUCTION

Isolation thermique par l'extérieur

FINITION

Conception lumière

PRODUITS

LED

ACTUALITÉS

THIERRY VAN DE WYNGAERT
ARCHITECTES ASSOCIÉS

Campus Jourdan

ARCHITECTURE-STUDIO

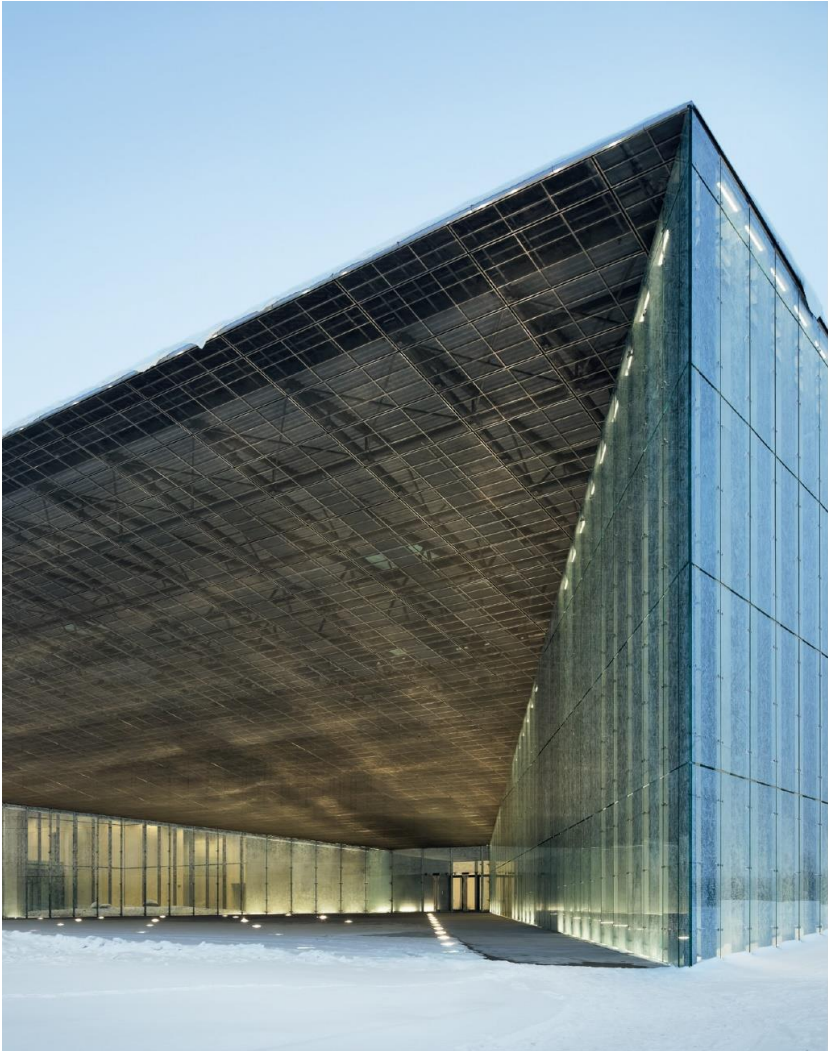
Siège de la Caisse d'épargne Aquitaine

À VIVRE édition



BE /GR/IT/
PORT cont 22,90€
UK 19€
TUNISIE 45TND
CANADA 36CAD





P.65

MUSÉE NATIONAL ESTONIEN

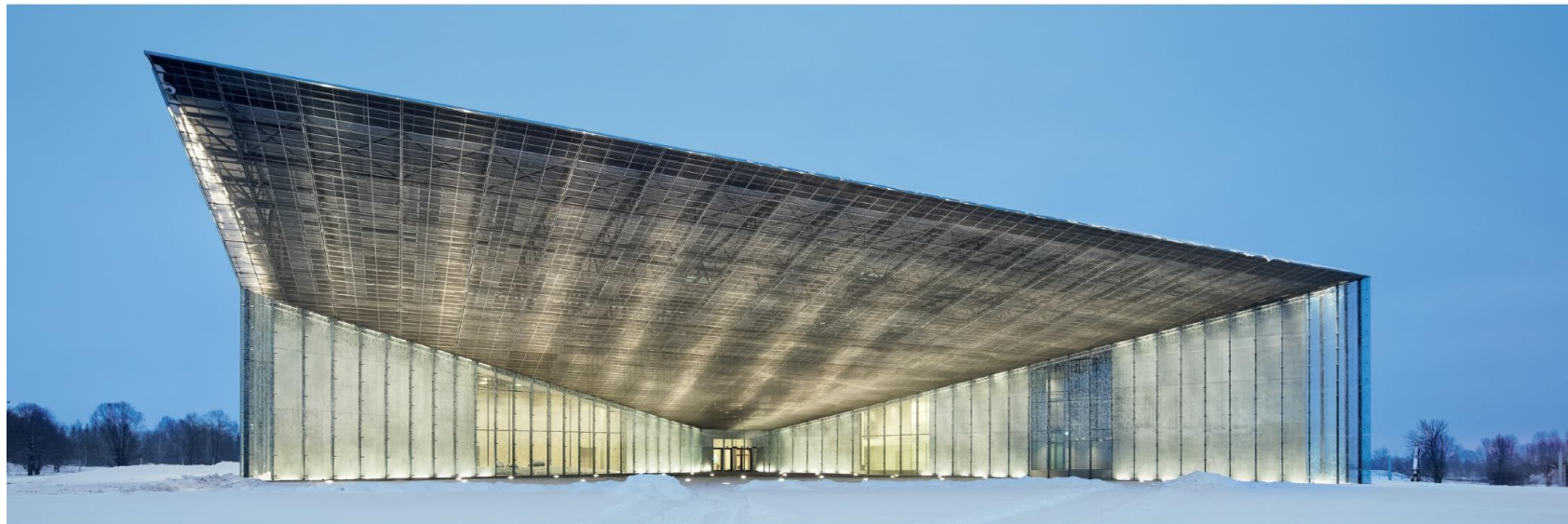
DAN DORELL - LINA GHOTMEH - TSUYOSHI TANE

PROGRAMME Construction d'un musée dédié à l'histoire nationale
LOCALISATION Tartu, Estonie ANNEE 2016
PHOTOGRAPHIES Takui Shimmura TEXTE Sophie Trelcat

PLAN MASSE

- 1 Ancienne piste base aérienne
- 2 Parking
- 3 Autoroute de Narva
- 4 Route du Musée

0 100 200





HISTOIRE ACTIVE

Après neuf années de gestation et deux autres consacrées au chantier, le Musée national de l'Estonie (MNE) possède une histoire déjà riche. Loin d'être un simple écrin, l'édifice – posé en bout de piste d'une ancienne base aérienne soviétique à Tartu, capitale universitaire de l'Estonie – offre un regard neuf sur l'histoire du pays, sans ignorer la période soviétique. Prenant la forme d'un monolithe de verre sérigraphié, il accueille des expositions en lien étroit avec les espaces publics du lieu.

De archbyarchitecture.com, c'est là que tout a commencé : la consultation du site d'appels à concours internationaux a mené trois jeunes architectes – la Franco-Libanaise Lina Ghotmeh, l'Italo-Israélien Dan Dorell et le Japonais Tsuyoshi Tane – à répondre à la compétition pour le Musée national de l'Estonie. De manière totalement inattendue, ils la remportent en 2006 et créent dans la foulée l'agence DGT, basée à Paris (dissoute en 2016). L'aventure fait figure d'exception : étant donné la nature nationale du programme et la toute récente autonomie du pays, autrefois sous le joug soviétique, rien ne laissait imaginer l'attribution possible de l'ouvrage, un mastodonte de 34 000 mètres carrés, à des architectes non estoniens et peu expérimentés.

Le choix de l'implantation s'est porté sur la petite ville culturelle et étudiante de Tartu. Il se trouve que c'est dans cette dernière qu'avait été créé dès 1909 un musée ethnographique, dans une ancienne demeure allemande que l'on peut encore apercevoir juste à côté de la nouvelle institution, en lisière de la cité.

L'histoire de l'Estonie est marquée par des siècles de luttes pour l'autonomie, et le pays n'a pu reconquérir son indépendance qu'en 1991, alors qu'éclatait l'URSS. Dès lors, l'Estonie a souhaité porter un regard neuf sur son histoire, sans en gommer toutefois les douloureux stigmates, et l'intention de construire un musée national est apparue dès 2000. Dix-sept années plus tard, l'architecture du lieu, loin d'être un simple écrin, infuse sur la vision de l'histoire, tant par son parcours muséologique que par son insertion dans le site : dérogeant au programme du concours, les architectes de l'agence DGT ont placé l'édifice sur une surface qui ne lui était pas allouée. Prenant la forme d'un monolithe de

verre et de béton de 350 mètres de longueur sur 70 mètres de largeur, le musée, avec sa toiture inclinée, prolonge physiquement et visuellement une ancienne piste d'aviation de la base militaire soviétique qui occupait le quartier de Raadi. Longtemps, ces terrains furent interdits d'accès à la population. À l'intérieur du bâtiment, un axe majeur central accueille une des deux expositions permanentes (l'autre étant en sous-sol), mais il est possible de briser le parcours en s'échappant dans les salles adjacentes qui le ponctuent de part et d'autre. Brisant toute idée chronologique, l'exposition est de plus accessible depuis les deux entrées situées à chaque extrémité du musée, dont celle ouverte sur la ville est un gigantesque porte-à-faux.

«LA TOTALITÉ DES 350 MÈTRES DE PAROIS LATÉRALES EST ÉCLAIRÉE SUR TOUTE LA HAUTEUR, DANS L'ÉPAISSEUR ET NON DE FACE, POUR ÉVITER DE GOMMER TOUT RELIEF.»

L'aspect monumental et compact du projet, fortement ancré dans le territoire, a été maintenu grâce à des détails traités sans concession par les architectes. Il n'y a pas de débord de toiture et le système structurel en béton est noyé dans les boîtes annexes accueillant les salles d'exposition, celle pour les concerts, ou encore l'auditorium. Les longues façades de verre latérales sont parfaitement planes grâce à un système d'attaches métalliques et une structure spécialement dessinées. Toute recherche technique est pensée pour que le projet ne perde pas l'ampleur et la simplicité des volumes, une posture corroborée par le travail de mise en lumière mené avec l'atelier de l'éclairagiste Hervé Audibert, qui n'a pour objectif qu'une

valorisation des perceptions : « Nos intentions vont au-delà de la lumière fonctionnelle, la lumière a un sens, explique le concepteur invité à collaborer sur le musée, très en amont, dès après le concours. « DGT est très à l'écoute, nous avons pu faire évoluer quelques détails concernant les façades qui pour leur mise en lumière nécessitaient une certaine qualité de verre et de sérigraphie afin de magnifier leur côté diaphane. » Si la conception technique de l'éclairage reste simple, son choix d'implantation a mobilisé toutes les attentions. La totalité des 350 mètres de parois latérales est éclairée sur toute la hauteur, dans l'épaisseur et non de face, pour éviter de gommer tout relief. Aussi des réglettes de LED posées au sol et en plafond courent sur toute la longueur et accentuent ainsi l'échelle et l'ancrage territorial. Dans les lieux d'exposition, les lampes à décharge disparaissent sous un caillabois métallique qui maintient la pureté des espaces. Par contre, lorsque le besoin se fait sentir de retrouver la dimension humaine, nous avons porté les sources lumineuses à trois mètres du sol au moyen de tiges métalliques qui recréent un volume fictif, explique Hervé Audibert. Au final, telle une anamorphose, les perceptions et les strates de lecture sont différentes selon les points de vue. Sur le site, le visiteur conserve une vision de la hauteur totale des plafonds, tandis qu'une intimité est créée à l'intérieur lorsque nécessaire. Seul le contenant étant éclairé, la rampe apparaît dans un halo assez faible et le geste d'ensemble n'est alors pas sans rappeler le monument continu du groupe Superstudio en 1969. Tout aussi radical et surréaliste, ce monolithe affirme ici, à l'échelle du paysage, l'idée d'une utopie réifiée.

